

# CHRONIQUE

## CINEMA

### L'amitié au cinéma: L'Amie de Margarethe von Trotta, Coup de Foudre de Diane Kurys, et The Big Chill de Lawrence Kasdan

Simone Suchet

Laure Conan a écrit un jour "L'amitié sans confiance, c'est une fleur sans parfum" et j'ajouterais volontiers à cela que l'amitié est un sentiment rare, fragile et qui mérite notre attention de tous les instants. Amitié/Amour, deux sentiments exigeants, parfois violents, difficiles mais réconfortants, deux sentiments qu'on a toujours voulu opposer comme si la naissance de l'un devait automatiquement signifier la mort de l'autre, et qu'il me plairait de réconcilier ici. C'est d'Amitié et d'Amour, à moins que ce ne soit tout bonnement d'un Attachement très fort et sans nom qu'il s'agit dans trois films sortis récemment: *L'Amie* de Margarethe von Trotta, *Coup de Foudre* (aussi intitulé *Entre Nous*) de Diane Kurys et *The Big Chill* de Lawrence Kasdan. Commençons par celui qu'on pourrait qualifier "d'outsider", *The Big Chill* réalisé par un homme au contraire des deux autres et mettant en scène un groupe d'amis et non pas une relation exclusive comme dans les deux films de femmes. *The Big Chill* raconte l'histoire de huit amis, qui ne sont maintenant plus que sept puisque Alex, qui les avait réunis autrefois vient de se suicider. C'est donc Alex qui, à l'occasion de son enterrement, les réunit de nouveau. Il y a là Sarah, médecin (Glenn Close), épouse de Harold (Kevin Kline) industriel prospère, Sam (Tom Berenger), héros d'une série télévisée, Michael (Jeff Goldblum) journaliste pour le magazine "People", Nick (William Hurt), ancien combattant du Viet Nam devenu impuissant, Meg (Mary Kay Place) avocate, célibataire et avec des désirs de ventre rond et Karen (Jo Beth Williams), épouse et mère de famille insatisfaite qui a

sacrifié à sa famille une carrière littéraire prometteuse. Les années ont passé depuis l'université, chacun a suivi son chemin et se retrouver ainsi après des années n'est pas chose aisée. De quoi parler si ce n'est de souvenirs, d'espairs déçus ou non, d'ambitions abandonnées, enfin bref de toutes ces choses qu'ils avaient autrefois partagées et qui étaient à la base de leur amitié. Non, ce n'est pas facile mais la confiance et le respect aidant, les amis arriveront à se dire la vérité et ils repartiront plus forts après ce weekend un peu spécial parce qu'ils auront appris qu'au delà des grands engagements politiques des années 60, ce qui est important c'est la chaleur cicatrisante de l'amitié et de l'amour, et que ce qui compte c'est d'aimer et d'être aimé. Débarrassés des relents, parfois difficiles à assumer, d'un passé révolutionnaire qui n'a pu s'accomplir, ils repartiront fermement décidés à reprendre en mains leur avenir et à reconstruire leur belle amitié. *The Big Chill* parle sur un ton délicieusement ironique des grands problèmes et des beaux sentiments. Ce film tendrement drôle revalorise l'humain en chacun de nous et nous dit avec un optimisme vif et charmant qu'il n'est d'amour que d'amitié et vice-versa. En voulez-vous une preuve? Oui, et bien la voilà. Cette preuve ce sera l'enfant né de l'union de Meg et Harold à l'ins-tigation même de Sarah, enfant né de l'Amitié et de la confiance et non pas de l'Amour. Un des charmes indéniables de ce film est sans conteste la bande sonore qui est un pot pourri des meilleures chansons des années 60 et 70. La photographie chaudement sensuelle de John Bailey et l'interprétation radieuse et éclatée de naturel de tous les comédiens, à com-

mencer par celle de Glen Close qui campe avec sobriété une Sarah émouvante et déchirée entre sa volonté de bien faire et celle de vivre sa vie, contribuent au climat tendrement désabusé de ce film sympathique.

Bien différents sont *L'Amie* et *Coup de Foudre*. Films de femmes, ils racontent l'amitié exclusive de deux femmes et les répercussions que cette amitié aura sur leur existence. *Coup de Foudre* de Diane Kurys raconte la rencontre de Léna (Isabelle Huppert) et de Madeleine (Miou-Miou) et l'amitié qui va les unir. Léna est juive, pendant la guerre elle a épousé un homme sans le connaître pour sortir d'un camp de prisonniers; ils sont restés ensemble et ont eu deux petites filles. Madeleine a vu son premier mari mourir sur elle, abattu par les balles de la Gestapo; des années plus tard, elle a épousé Costa parce qu'il avait su la faire rire, et ensemble ils ont eu un fils. Un jour, le hasard, qui parfois fait bien les choses, mettra Léna et Madeleine en présence et ce sera véritablement le coup de foudre. Bientôt, elles ne voudront plus se quitter, feront des projets, se raconteront tous leurs secrets, vivront l'une par et pour l'autre. Bien sûr, cette amitié ne sera bientôt plus du goût des maris respectifs et c'est à ce moment-là que Madeleine et Léna partiront vivre ensemble. Diane Kurys a réussi là un film très touchant, ni moraliste, ni revendicateur, un film qui se construit progressivement à partir d'une suite de séquences à première vue sans lien les unes avec les autres, et qui impose en douceur la nécessité de cette amitié. Il n'y a pas de grand discours mais des personnages réels et sympathiques. Cela est également vrai des hommes qui, même dans leurs moments les plus exaspérants et



# Heller Wahn

*Hanna Schygulla et Angela Wickler dans L'Amie de Margarethe von Trotta*

*Photo: Viva Film*



*Les 8 acteurs principaux dans The Big Chill (1983)*

*Photo: Columbia Pictures*

les plus violents (la mise à sac de la boutique) conservent toujours une solide dose d'humanité. Le film est servi par l'interprétation sensible de Miou-Miou et de Isabelle Huppert qui ont obtenu là deux rôles en or, ceux de deux femmes mûres, sûres d'elles-mêmes et de leurs sentiments, radieuses d'une beauté parfaitement épanouie. Elles donnent ici la pleine mesure de leur talent qui peut être immense lorsqu'il est, comme dans ce film, débarrassé de toutes sortes de tics et de maniérismes.

*L'Amie* de Margarethe von Trotta met aussi en scène deux personnages féminins. Contrairement à Léna et à Madeleine que tout rapprochait, tout oppose ici Olga et Ruth. Olga est professeure d'université, sûre d'elle, éclatante de beauté et de bien-être à la fois physique et intellectuel; elle enseigne un cours sur les femmes. Ruth est timorée, profondément traumatisée par le suicide d'un frère aîné, et suicidaire. Et, pourtant, une amitié va naître - à la demande de Ruth qui s'est immédiatement sentie portée vers Olga par une confiance spontanée et inébranlable -, se développer, éclater au grand jour et là encore ces deux femmes vont connaître le bonheur d'être ensemble, de faire des projets, de vivre. Ruth, encouragée par Olga, acceptera même d'exposer ses tableaux qu'elle avait cachés jusque là. Mais voilà, tout se gâte. Le mari de Ruth prendra ombrage de cette amitié, en deviendra tellement jaloux que, désemparé, malheureux, se croyant délaissé, il tentera d'y mettre fin. Mais Ruth qui aura, grâce à Olga, appris l'autonomie, le tuera. Film implacable, qui ne cache pas ses intentions didactiques, *L'Amie* n'en est pas moins un film chaleureux duquel émanent des bouffées de tendresse qui nous prennent aux tripes. Admirablement réalisé, mené avec une maîtrise toujours parfaitement contrôlée, *L'Amie* est un plaidoyer admirable pour le droit à la différence et à la compréhension. De plus, le film est admirablement servi par une interprétation qui atteint la perfection. Merveilleuse Hanna Schygulla qui, sous une apparence solide, sait avec une économie de gestes et de moyens nous signifier toute la tendresse fragile et vulnér-



Miou-Miou et Isabelle Huppert dans *Coup de Foudre* de Diane Kurys

nable d'Olga. Egalement merveilleuse Angela Wickler. Elle est Ruth, indéniablement, et son interprétation relève du sublime. Dans un rôle moins éclatant que celui d'Olga, elle réussit à imposer sa présence fragile et à nous faire sentir la moindre des angoisses de Ruth et le moindre de ses espoirs. Son dernier regard au tribunal, à la fois timide et résolu, nous en dit plus long qu'un grand discours sur la femme qu'elle est devenue.

Construits autour d'un thème connu, les trois films susmentionnés n'en diffèrent pas moins sur bien des points. Tout d'abord, dans *The Big Chill*, l'amitié est chose acquise et acceptée par tous. Les personnages de ce film, qu'ils soient homme ou femme, sont égaux les uns devant les autres et partagent des expériences communes. Par contre, dans *L'Amie* comme dans *Coup de Foudre*, l'amitié n'est ni chose acquise ni acceptée. Alors que dans le film de Lawrence Kasdan, nous avons des êtres égaux, heureux d'être ensemble et s'acceptant avec leurs défauts et leurs qualités, le film de Margarethe von Trotta et celui de Diane Kurys nous montrent des femmes en butte à leur milieu, des femmes pour qui l'apprentissage de la liberté et de l'autonomie n'est pas un processus immédiat et facile. Dans ces deux films également, les hommes sont

fragiles et malheureux. Finis les hommes qui sont des héros fiers et sûrs d'eux-mêmes; ici, nous avons affaire à des êtres vulnérables pour qui la vie n'est pas chose aisée. On a accusé Margarethe von Trotta de sexisme, disant que ses personnages masculins n'étaient que des pantins agressifs et refoulés. Je m'oppose véhémentement à cette interprétation que je qualifie de simpliste. Les hommes de *L'Amie* sont des êtres déchirés, tourmentés, vulnérables, sans doute. En sont-ils moins hommes pour cela? En sont-ils moins attachants pour autant? Je ne le crois pas. Même démarche chez Diane Kurys dont les "héros" se trouvent bien souvent décontenancés et perdus devant les vicissitudes de l'existence. Loin d'être une erreur, il me semble que cette prise de position accroît la vraisemblance des personnages et la logique de leur cheminement. En effet, la souffrance de ces hommes confrontés à une situation qui les dépasse témoigne d'une plus grande vraisemblance psychologique que l'indifférence hautaine des "surhommes" du passé cinématographique, ces êtres si supérieurs en tout qu'ils étaient même devenus imperméables au doute et à l'angoisse. Les hommes dépeints dans *L'Amie* et dans *Coup de Foudre* ont parfois des réactions violentes et mesquines mais ces réactions se justifient pleinement

par le fait de leur grande douleur et de leur incompréhension face aux nouvelles femmes que sont devenues leurs compagnes. Ne comprenant pas, ils attaquent et se mettent en colère. Il n'y a rien là que de très normal et de parfaitement humain, ni masculin ni féminin, tout bonnement et tout bêtement humain. Et c'est cette humanité retrouvée et re-donnée – comme un don – qui a permis à Diane Kurys et surtout à Margarethe von Trotta de créer des personnages masculins authentiques et qui ne tombent jamais dans la caricature. Plutôt que de les critiquer, il faudrait bien plutôt les féliciter pour ce souci de véricité.

Les deux films européens, qui sont aussi les deux films réalisés par des

femmes, sont marqués d'une pesanteur tragique et d'un sentiment pessimiste de l'existence alors que celui du réalisateur américain vibre d'un optimisme bon enfant. Serait-ce là un effet de sensibilités différentes – la femme ayant tendance à envisager les choses sous un angle plus alarmiste – ou de mentalités elles aussi différentes – le positivisme américain opposé au défaitisme des vieux pays – ? Ces films seraient-ils l'expression, d'une part, d'une sensibilité contemplative et analytique, c'est-à-dire européenne et supposément féminine, et, d'autre part, d'une sensibilité plus pragmatique et tendue vers l'action, c'est-à-dire américaine et prétendument masculine. Je ne saurais vraiment le dire ni n'oserais

affirmer sans l'ombre du moindre doute que tel est le cas, mais il me semble que ces films sont vraiment l'expression de deux continents différents si ce n'est de deux sensibilités aussi strictement catégorisées... tant je veux croire qu'il y a du féminin et du masculin en chacun de nous et tant il est vrai que les notions de féminité et de masculinité ont déjà changé et ne cessent de fluctuer; c'est d'ailleurs ce qu'ont tenté de nous montrer ces trois films et prononcer une telle affirmation serait en quelque sorte nier cette belle et respectable tentative de conciliation.

*Simone Suchet est membre-présidente de l'Association québécoise des critiques de cinéma.*

*La vieille servante du presbytère  
reposait au balcon  
de noires chaussettes.  
Sa main reposait dans la chaussette usée  
comme la pomme ridée d'une nature morte.*

*Un grillage de plus en plus serré se tissait, les brins se croisaient,  
semploient et se fondaient dans la chaussette enfin reprise.*

*Le ciel noir l'attrait comme un travail bien fait.*

*Le ciel étoilé la désespérait.*

*Parfois, avec les années un moment venait lui tendre un bout de chemin.*

*Il sautillait sur sa tête, trait un cheveu sur un pouce par là.*

*Le père, décédé, n'avait aussi dû construire un toit.*

*En tout cas, un jour, alors que la vieille servante pleurait.*

*Le maître s'approcha, se pencha sur son nez, toucha la tête.*

*Et lui murmura ces vers:*

*Il ne resta bientôt plus que l'armoise, tout noir.*

*Il n'avait rien d'un toit.*

*Mariane La Palme-Réyes  
Garañde La Palme*